plus grande analogie avec les phénomènes que déterminent les autres alcaloïdes extraits des solanées vireuses, si ce n'est que le dose diffère essentiellement, comme on l'a vu plus haut.

Prise à l'intérieur et à très-faible dose, la *daturine* détermine sur l'homme sain de légers vertiges, un peu d'accablement; la sensibilité s'émousse, l'énergie musculaire s'atrophie; la pupille se dilate, la vue se trouble, le pouls s'accélère, la chaleur se porte à la superficie, la soif est ardente, le sujet accuse un sentiment de brûlure à la gorge; les urines sont abondantes, la diarrhée survient, et, en l'absence de ces deux derniers phénomènes, des sueurs abondantes se déclarent. Enfin, cet appareil de symptômes décroît insensiblement et tout rentre dans l'ordre. A doses plus élevées, la *daturine* produit la série suivante de symptômes : vertiges, affaissement général et profond, stupeur; extinction de la vue, dilatation énorme des pupilles, convulsions, délire furieux, triste ou gai, hallucinations continuelles, insomnie, fièvre vive, peau sèche, quelquefois recouverte de plaques scarlatiniformes, constriction douloureuse du pharynx, impossibilité d'accomplir l'acte de la déglutition; cardialgie, vomissements, diarrhée. Ces symptômes formidables se dissipent dans les cas heureux, et il ne reste que la dilatation des pupilles, l'obscurcissement de la vue qui en résulte, et quelquefois une cécité passagère.

A doses toxiques, la *daturine* détermine la série des symptômes énumérés ci-dessus, mais à la période de décroissement se substitue un collapsus profond qui succède à l'extrême agitation ; un refroidissement précurseur de la mort fait des progrès incessants, et enfin la mort termine les souffrances du malade.

Administrée en lavement, la *daturine* produit des effets toxiques beaucoup plus rapides que lorsqu'elle a été portée dans l'estomac. Appliqué sur la peau préalablement dénudée, ou même sur l'épiderme, cet alcaloïde peut donner lieu à des accidents d'intoxication très-graves.

Il est à remarquer que la *daturine*, comme l'atropine et les autres alcaloïdes extraits des solanées vireuses, est loin de produire les mêmes effets dans toute la série animale. C'est sur l'homme que l'action de la *daturine* est le plus énergique, et cette énergie décroît à mesure que l'on descend l'échelle. Comme l'atropine et la belladone, la *daturine* est inoffensive pour les lapins. En cas d'empoisonnement par la *daturine*, la principale indication à remplir est de détruire l'acrimonie du poison au moyen d'un émétocathartique. L'eau iodurée, les boissons acides froides, les bains froids seront ensuite employés avec succès ; le laudanum de Sydenham, pris à l'intérieur et à doses élevées, est aussi un excellent contre-poison. Cette propriété du laudanum s'explique par les effets physiologiques essentiellement antagonistes de l'opium et de la *daturine*. En chimie légale, on reconnaît aux caractères suivants la *daturine* retrouvée en nature : avec l'acide sulfurique, la *daturine* exhale une odeur de rose caractéristique; par la chaleur, elle prend une teinte légèrement violette. Les dissolutions dans l'acide sulfurique et dans l'acide chlorhydrique ne cristallisent pas; la masse se dissout dans l'alcool et dans l'eau, moins facilement dans l'éther. La potasse, la soude, l'ammoniaque, le carbonate de potasse, le carbonate de soude et le carbonate d'ammoniaque donnent avec les sels de la base des précipités pulvérulents, solubles dans un excès d'alcool. Les bicarbonates et les phosphates ne précipitent pas. Le chlorate de fer fournit un précipité cristallin jaune, peu soluble dans l'acide chlorhydrique; le chloride de platine fournit avec le chlorhydrate un précipité pulvérulent qui se prend en une masse résinoïde; le chloride de mercure fournit un précipité blanc pulvérulent, très-soluble dans l'acide chlorhydrique et le chlorhydrate d'ammoniaque; l'hydrargyro-iodure de potassium donne un précipité blanc, caillebotté, solide, dont un excès d'acide chlorhydrique provoque l'agglomération. Le sulfocyanure de potassium ne précipite pas. La teinture d'iode fournit un précipité brun; le tannin donne un précipité floconneux sous l'influence de l'acide chlorhydrique; l'acide picrique donne naissance à un précipité jaune.

DATURIQUE adj. (da-tu-ri-ke — rad. *datura*). Chim. Se dit d'un acide extrait du datura stramonium : *L'acide* DATURIQUE.

DAUB (Charles), philosophe allemand, né à Cassel en 1765, mort en 1836. Il fut successivement professeur à Magdebourg et à Heidelberg, et conseiller ecclésiastique à Bade. Ses principaux ouvrages, dans lesquels le panthéisme se mêle au mysticisme, sont : *Cours de catéchétique* (Heidelberg, 1801); *Theologumena* (1806); *Judas Iscariote ou Considérations sur le mal dans ses rapports avec le bien* (1816); *Théologie dogmatique de notre temps*, ou *l'Egotsme dans la science de la foi et de ses articles* (1833); *Leçons de théologie et de philosophie* (Berlin, 1838-1843, 7 vol.).

DAUBAIS (Charles DE BASCHI, marquis), historien français, né au château de Beauvoisin en 1686, mort en 1777. Il acquit des connaissances historiques étendues, et publia un *Recueil de pièces fugitives sur l'histoire de France* (1759).

DAUBAN (Charles-Aimé), littérateur, né à Paris en 1820. Après avoir été professeur d'histoire pendant quelques années, il est, depuis 1858, conservateur sous-directeur des estampes à la Bibliothèque impériale. Ses principaux écrits sont : *La République et les d'Orléans* (1851); *Médailles de Louis XII* (1856); *Nicolas Bricot et la Cour des monnaies* (1857); *Nouveau cours d'histoire* (1858, 3 vol.).

DAUBANTON (Antoine-Grégoire), jurisconsulte français, né à Paris en 1752, mort en 1813. Il fut juge de paix dans sa ville natale. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Manuel judiciaire journalier du citoyen* (1792); *Code des familles, du mariage et des époux* (1805); *Nouveau manuel pratique des juges de paix* (1809); *Principes, objets et motifs généraux de la police* (1805); *Répertoire universel de législation commerciale, intérieure et maritime* (1810); *Traité pratique de toutes espèces de conventions*, (1812, 2 vol), etc. On lui doit aussi plusieurs dictionnaires sur des matières de droit.

DAUBASSE (Armand), poëte français, né à Moissac en 1664, mort en 1727. Il s'établit à Villeneuve-sur-Lot, où il exerça la profession de fabricant de peignes. Sans aucune instruction, ne sachant même pas lire, mais doué d'une rare vivacité d'esprit, Daubasse aimait à raconter des histoires, et il eut bientôt dans sa petite ville la réputation d'un spirituel et charmant conteur. Un jour, sans trop savoir comment, Daubasse improvisa une mordante épigramme. Cette épigramme fut répétée et eut un tel succès, que la boutique de l'artisan poëte ne désemplit plus de visiteurs. Devenu à la mode, invité de toutes parts, recherché des personnes les plus distinguées, protégé par le duc de Biron, qui avait voulu le voir et l'entendre, Daubasse, comme de nos jours le perruquier Jasmin, se livra à la poésie, tout en continuant son commerce, qui ne fit que prospérer. Il composa des sonnets, des madrigaux, des noëls, des épigrammes et même des poëmes, où l'on trouve de l'esprit et du naturel. Ses poésies sont, pour la plupart, improvisées. Quelques-unes, cependant, telles que les poëmes, étaient, dit-on, travaillées par lui avec soin. Il les dictait, puis se les faisait lire, et y apportait, par ce moyen, toutes les corrections qu'il jugeait nécessaires. Ses compositions ont été réunies et publiées sous le titre de : *Œuvres de Daubasse* (Villeneuve, 1796, in-8°).

DAUBE s. f. (dô-be— du verbe *dauber*). Art cul. Assaisonnement de certaines viandes : *Oie en* DAUBE. *Bœuf en* DAUBE. *Gigot à la* DAUBE. ‖ Plat assaisonné à la daube : *Manger une* DAUBE. *Les honneurs de la* DAUBE *sont réservés aux douairières.* (Grimod.)

. . . . . Sans *daube*, entremets, bisque,
A t'entendre parler, notre amour court grand risque.
HAUTEROCHE.

— **Encycl.** D'où vient le mot *daube*?... On trouve ce mot dans un grand nombre de nos vieux auteurs, dans l'*Histoire de saint Léocade*, dans Lacurne, dans le *Gargantua* de Rabelais, etc., etc. Les auteurs modernes ne s'en font pas non plus défaut :

Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, *daube* au coucher du roi
Son camarade absent. . . . . .
LA FONTAINE.

. . . Sur les maris accusés de souffrance
Votre langue en tout temps a *daubé* d'importance.
MOLIÈRE.

Mais, encore une fois, d'où ce mot tire-t-il son origine? est-ce du normand, du wallon, de l'anglais, de l'allemand? Oui et non, car les étymologistes ne sont nullement d'accord, et nous aimons mieux voir là une simple onomatopée.

La *daube* est éminemment un mets de roi; on la verra tout à l'heure, et l'eau vous en viendra à la bouche. Je suis persuadé que, dans les jours de grande cérémonie, la *daube* figurait sur la table des dieux comme le mets le plus important, et qu'Hercule la goumandi, ainsi que Vénus la friande, s'en lèchait les doigts. Par exemple, essayez de prononcer dignement le mot *daube* sans ouvrir démesurément la bouche. Impossible, vous le voyez. Il y a donc un rapport intime entre la chose et son nom; c'est là le passe-port obligé des bonnes étymologies. Voilà pour les amateurs de cuisine. Voici pour les étymologistes pur sang. *Dauber quelqu'un*, *dauber sur quelqu'un* signifie qu'on le frappe à grands coups, qu'on s'en donne à cœur joie. Eh bien! voyez la *daube* servie un dimanche, à midi, à l'issue de la messe, sur la table de quelque famille patriarcale; comme chaque convive *daube* sur le plat, et comme les plus gros morceaux sont mis en capilotade!

En provençal, on dit *adoubar* (vieux français *adouber*), dans tous les sens du verbe *accommoder;* ainsi on *adoube* une matelote; on *adoube* une culotte déchirée; on *adoube* quelqu'un en le rouant de coups. Les rapports de ce mot avec les mots *daube* et *dauber* paraissent donc évidents.

Arrivons maintenant à la *daube*.

La *daube* est un morceau de bœuf enlevé à la cuisse, et ici déjà il y a à faire un choix intelligent. (Disons tout de suite cuisse côté gauche, car c'est généralement sur le côté droit que se couche le bœuf, et l'on sait que c'est le côté le moins estimé des bouchers, et avec raison, puisque c'est celui là qui fatigue le plus.) On peut prendre pour la *daube* le gîte à la noix, ou la tranche grasse, ou la pointe de culotte, ou enfin la pointe au petit os. Ces morceaux sont les seuls qui soient dignes d'être mis en *daube*, et ces termes techniques sont très-connus des intelligentes ménagères. Mais ici le choix n'est pas indifférent, et l'on aurait tort de dire comme Sganarelle : « Rôti, bouilli, même chose. » Le gîte à la noix l'emporte de beaucoup sur ses rivaux, et c'est à lui qu'il faut donner la palme. Ce morceau de roi est placé dans un grand pot ou dans une marmite à couvercle, de terre vernissée. Le gîte est coupé et l'os scié, le tout par tranches, qu'on arrose de 1 litre ou 2 de bon vin blanc. Celui des Astus, petit terroir des environs de Toucy, est le préféré. Voilà le lièvre, voilà le poisson; mais reste à faire le civet, la sauce, et c'est ici que l'on peut répéter ce qui a été dit des notes marginales et terminales mises par Saumaise aux œuvres de Perse, « que la sauce valait mieux que le poisson. » Cela dit sans porter préjudice au gîte de cuisse. Le tout est saupoudré, couvert, mêlé d'oignons entiers, d'échalotes, de carottes coupées en épaisses rondelles, de tranches de couenne de lard, de gousses d'ail, de thym, de laurier, de persil, de poivre en grain, de clous de girofle, de muscade, de genièvre, d' un peu de sauge, etc., etc. On ferme le couvercle, mais hermétiquement, comme s'il s'agissait de la marmite de Papin. Dans ce but, le couvercle est fixé à la marmite ou au pot au moyen d'une large bande de papier enduite de pâte : il faut que de l'arome rien ne s'échappe, ne se perde. Ainsi préparée, la daubière se place dans le four banal le soir, alors que toutes les fournées de pain ont été enlevées, et que le four n'a plus cette température dévorante qui absorbe tout. Cela cuit, mijote lentement toute une nuit. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain, après la messe, c'est-à-dire vers midi, la maîtresse de la maison va chercher la daubière et la pose solennellement sur la table. Toute la famille est là, yeux ouverts, bouche béante; l'odeur franchit portes et fenêtres, toute la rue est parfumée d'un arome pénétrant, et les voisins de se dire : « Hé! hé! il y a une *daube* qui fume sur la table du père Guillaume; la famille est en liesse. » Et c'est du bonheur pour toute la semaine; car la *daube* est encore meilleure réchauffée que chaude. Elle est de la famille des bons vins : elle s'améliore en vieillissant. Toutefois il ne faudrait pas pousser les choses trop loin; car la *daube* aussi pourrait s'écrier tristement :

Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

DAUBÉ, ÉE (dô-bé) part. pass. du v. Dauber. Battu : *Il fut* DAUBÉ *d'importance.*

— Fig. Maltraité en paroles : *Il a été* DAUBÉ *avant d'arriver, fêté quand il s'est montré.*

Ridicule jamais ne fut si bien *daubé.*
PIRON.

— Art cul. Mis en daube : *On nous servit un superbe morceau de bœuf à mi-sel, une oie* DAUBÉE *et une magnifique jambe de mouton.* (Brill.-Sav.)

DAUBENTON, DAUBENTONNE ou **DABENTONNE** (Jeanne ou Pieroime), née à Paris, où elle fut brûlée vive en 1372. Elle se mêla à une bande de turlupins, au milieu desquels elle joua un rôle des plus actifs. Devenue chef de secte, elle interprète de leur doctrine, elle se livra à la prédication, annonça que l'idéal de la perfection chrétienne consiste à être pauvre et à aller à peu près entièrement nu, que tous les devoirs religieux doivent se réduire à une simple oraison mentale, et enfin que, pour les saints, c'est-à-dire les adeptes de ses idées, il n'y a nul péché à satisfaire ses passions et tous les désirs des sens. Condamnée au supplice du feu, Jeanne Daubenton fut brûlée en place de Grève.

DAUBENTON ou **D'AUBENTON** (Guillaume), jésuite français, né en 1648. Il joua un rôle important dans les affaires de son temps, comme confesseur du roi d'Espagne. Quand Philippe V partit pour Madrid, Louis XIV, qui savait par expérience l'influence des confesseurs sur la politique, voulut en donner un de sa main à son petit-fils; il choisit pour cela le jésuite Daubenton. « Ce P. Daubenton fut admirablement bien choisi, dit Saint-Simon. C'était un petit homme grasset, d'un visage ouvert, avenant et poli, respectueux avec tous ceux dont il démêla qu'il y avait à craindre ou à espérer, attentif à tout, de beaucoup d'esprit, et encore plus de sens, de jugement et de conduite, appliqué surtout à bien connaître l'intrinsèque de chacun et à mettre tout à profit; cachant sous des dehors retirés, désintéressés, éloignés des affaires et du monde, et surtout simples et même ignorants, une finesse la plus déliée, un esprit le plus dangereux en intrigues, une fausseté la plus innée, et une ambition la plus démesurée d'attirer tout à soi et de tout gouverner. Il débuta par faire semblant de ne vouloir se mêler de rien, de se soumettre comme sous un joug pénible à entrer dans les sortes d'affaires qui en Espagne se renvoient au *confesseur*, de ne faire que s'y prêter avec modestie et avec dégoût, d'écarter d'abord beaucoup de choses qu'il sut bien par où reprendre, de ne recommander ni choses ni personnes, et de refuser même son général là-dessus. Avec cette conduite, qui se pourrait mieux appeler manége, et une ouverture et un liant jusque avec les moindres, qui le faisait passer pour aimer à obliger, il fit une foule de dupes, il gagna beaucoup d'amis, et, quoique ses progrès fussent bientôt aperçus auprès du roi d'Espagne et dans sa part aux affaires, il eut l'art de se maintenir longtemps dans cette première réputation qu'il avait su s'établir. C'est un personnage avec qui il fallut compter, et en France à la fin comme en Espagne. » Eloigné bientôt de ce poste par les intrigues de Mme des Ursins, à qui ses manèges faisaient ombrage, il alla à Rome, où il fut nommé assistant français du général des jésuites et où il travailla avec le cardinal Fabroni à la constitution *Unigenitus*. La chute de la princesse des Ursins le fit rappeler auprès du roi d'Espagne; il y reprit le poste de confesseur et recommença ses intrigues, qui avaient toutes pour but l'intérêt de sa société.

Après avoir intrigué toute sa vie avec Alberoni et la cour de Rome, Daubenton mourut en 1723, en faisant un tour de son métier : irrité contre Dubois, qui avait refusé une abbaye à son frère, il conseilla au roi de prendre pour confesseur le P. Bermudez, implacable ennemi de la France, et qui lui fit en effet beaucoup de mal. Semblable conduite ne doit pas étonner : les jésuites n'ont jamais eu qu'une patrie, Rome; qu'une passion, la satisfaction de leurs rancunes.

DAUBENTON (Louis-Jean-Marie), savant naturaliste français, collaborateur de Buffon, né à Montbard le 29 mai 1716, mort le 31 décembre 1799. Il appartenait à une famille noble, connue en Bourgogne dès l'année 1350, et qui a fourni plusieurs chambellans à la cour des ducs de la seconde race. Guillaume Daubenton, le célèbre confesseur de Philippe V, appartenait à cette maison. La véritable orthographe du nom est d'Aubenton, le D séparé de l'A par une apostrophe. Les ancêtres du collaborateur de Buffon étaient, en effet, originaires de la petite ville d'Aubenton, en Picardie. Sur les états du Jardin du roi et de l'Académie antérieurs à 1789, on trouve souvent le nom de Daubenton séparé par une apostrophe. Quoi qu'il en soit, la Révolution et une longue habitude ont consacré le nom de Daubenton, et, comme c'est celui sous lequel le savant naturaliste est devenu célèbre, nous continuerons nous-même de le lui donner. Daubenton était le cadet de cinq enfants. Son père, conseiller du roi et bailli de Montenay, le destinait à l'Eglise. Aussi, après avoir fait ses études au collége de Dijon, il prit, à vingt-deux ans, l'habit ecclésiastique, et vint à Paris pour y faire sa théologie. Mais à Paris, loin de l'influence paternelle, sa vocation, longtemps étouffée, commença à se faire connaître, et on vit le futur abbé, entraîné par un penchant irrésistible, déserter les cours de la Sorbonne pour suivre avec assiduité l'enseignement du Jardin du roi.

A cette époque, il perdit coup sur coup ses frères, ses sœurs, son père, et se trouva, en 1736, maître de sa destinée. En 1742, il se faisait recevoir docteur en médecine à la Faculté de Reims, et revenait presque aussitôt à Montbard, sans autre ambition que celle d'y exercer honorablement et obscurément son art. Mais là, la destinée l'attendait dans la personne de Buffon, occupé à écrire les premiers volumes de l'*Histoire naturelle*. Buffon avait besoin d'un aide pour les descriptions techniques auxquelles l'immensité de sa tâche et la nature même de son génie généralisateur ne lui permettaient pas de s'astreindre. Il connaissait depuis longtemps Daubenton et savait ce dont était capable son esprit patient et observateur. Il l'appela à lui, le fit entrer, en 1744, à l'Académie des sciences, et, le 12 juin 1745, le fit nommer conservateur et démonstrateur des collections du Jardin du roi. Par la suite, et après une séparation dont nous parlons à son lieu, Daubenton octogénaire disait, en se reportant à cette époque de sa vie : « Sans Buffon, je n'aurais pas passé dans ce Jardin cinquante années de bonheur! »

En 1749, parurent les quatre premiers volumes de l'*Histoire naturelle* sous les noms de Buffon et de Daubenton. Daubenton continua sa collaboration aux volumes suivants jusqu'en 1767, c'est-à-dire pour toute la partie consacrée aux animaux. Cette collaboration dura donc en réalité vingt-cinq ans. Pendant cet intervalle, Daubenton disséqua et décrivit, avec une conscience et un soin remarquables, 183 espèces de mammifères, dont 52 n'avaient pas été disséquées jusqu'alors. On ne saurait trop regretter qu'il n'ait pas continué son travail anatomique pour les oiseaux, car cette lacune n'a pu être comblée. Buffon fut le premier à s'affecter de la retraite de Daubenton, causée par l'incident suivant. Il avait pris de l'ombrage de ce qu'une édition in-12 de l'*Histoire naturelle*, une sorte d'édition populaire, eût paru sans ses notes anatomiques. C'était une entreprise de librairie. L'éditeur Pankoucke avait cru pouvoir, à l'insu de Buffon, retrancher de cette édition de l'*Histoire naturelle* le travail de Daubenton, qu'une certaine classe de lecteurs, amis des lettres plutôt qu'anatomistes, trouvait peu attrayant. Buffon, alors absent de

Paris, ne connut la mise en vente de cette édition que par le juste mécontentement que Daubenton en témoigna. Il lui démontra qu'il n'y était pour rien; néanmoins Daubenton persista à vouloir se retirer. Buffon ne cessa jamais d'avoir pour lui les procédés les plus nobles et les plus délicats; mais lorsque, plus tard, Daubenton manifesta le désir de reprendre près de lui la place qu'il avait volontairement abandonnée, Buffon lui fit savoir qu'il avait appelé pour lui succéder Guéneau, de Montbéliard et l'abbé Bexon. Buffon disait de Daubenton : « Il n'a jamais pu plus ni moins d'esprit que n'en exige son sujet, » ce qui signifiait qu'à ses yeux Daubenton possédait une qualité aussi rare en fait de style qu'en fait de science : la mesure. Cuvier a dit, après Buffon : « On ne me prouvera que Daubenton a laissé quelque chose à désirer, que lorsqu'on aura mieux fait que lui dans le même temps et avec les mêmes moyens. » « Le livre de Daubenton est un livre d'or, disait de son côté Pallas, ses ouvrages sont vraiment classiques! » Les travaux de Daubenton comme naturaliste lui ont encore valu les éloges de Gœthe, qui se piquait lui-même d'être un naturaliste, et de Geoffroy Saint-Hilaire. Les collections du Muséum doivent en grande partie à Daubenton le bon ordre qui n'a jamais cessé de présider à leur arrangement. En effet, Buffon, absent de Paris pendant plus de six mois de l'année, et ne pouvant veiller par lui-même à ces nombreux détails, se contentait de donner de loin une direction générale; Daubenton le suppléait, et, après la mort de Buffon, il demeura seul chargé de ce soin. « A quatre-vingts ans, rapporte Cuvier, la vue courbée sur la poitrine, les pieds et les mains déformés par la goutte, ne pouvant marcher que soutenu par deux personnes, il se faisait encore conduire chaque matin au Cabinet d'histoire naturelle. » Un jour que Louis XVI était venu se reposer au Jardin du roi des orages de la politique, Daubenton, qui était accouru pour faire voir les collections au roi, faillit tomber. « Quelle imprudence, s'écria aussitôt Louis XVI, d'aller sans canne à votre âge! » Quelques jours après, le modeste savant reçut une canne dont la pomme était incrustée de pierreries, et qui portait une bague de prix en guise de coulant. Ce fut la seule faveur que Daubenton ait obtenue de la cour. Il ne sollicita ni brevets ni pensions, et les seuls parchemins que l'on trouva chez lui après son décès furent ses brevets académiques. Ils étaient nombreux, car Daubenton faisait partie de presque toutes les Académies de l'Europe, notamment de celles de Londres, de Saint-Pétersbourg, de Berlin, etc. Le président de cette dernière Académie lui écrivait, en 1773, que ce n'était qu'un mérităit d'être reçu dans toutes les Académies du monde, c'était lui. En 1760, le roi de Pologne lui faisait demander comme une faveur de vouloir bien accepter l'élection de la Société royale de Nancy. Le 19 juillet 1761, l'Académie de Dijon, dont le suffrage aurait dû précéder tous les autres, ouvrit à son tour ses portes à Daubenton, enfant de la Bourgogne.

Camper disait de Daubenton « qu'il ne savait pas lui-même de combien de découvertes il était l'auteur. » Ses découvertes furent nombreuses, en effet; elles ont trait à l'histoire naturelle, à la médecine, à l'anatomie, à l'agriculture et à l'économie rurale. La marquise de Pompadour, dont Daubenton ne s'occupait pourtant guère, le menaça de sa disgrâce; voici à quel propos : Daubenton, dans un mémoire lu devant l'Académie des sciences en 1762, avait avancé qu'un prétendu os de géant, conservé au garde-meuble de la couronne, n'était autre chose qu'un radius de girafe, fait exact, mais qui ne put être vérifié que trente ans plus tard, lorsque Levaillant eut envoyé le premier squelette de girafe que l'on ait vu à Paris. Cette innocente critique déplut à la toute-puissante marquise, qui ne pouvait admettre qu'un savant osât contester la valeur des curiosités de la couronne. Il fallut, pour dissiper l'orage, tout le succès d'un autre mémoire de Daubenton sur les *Indigestions*, mémoire présenté à la Société royale de médecine, mais surtout la vogue des pastilles d'*ipécacuana*, composées par Cadet-Gassicourt d'après la formule de l'auteur du mémoire. La favorite, qui avait mauvais estomac, prit des pastilles, s'en trouva bien, et la reconnaissance fit taire le ressentiment. Daubenton, après Buffon, protesta, au nom de la dignité humaine et de la compensation nationale; Daubenton, que l'on avait consulté, déclina cet honneur. Toutefois, il ne put empêcher que la Convention ne rendît, le 5 nivôse an III, un décret prescrivant « que le *Traité des moutons*, par le citoyen Daubenton, serait imprimé et tiré à 2,000 exemplaires au profit de l'auteur, et aux frais de la nation. » La même assemblée prescrivit encore que l'*Annuaire du cultivateur*, écrit par Daubenton en collaboration, serait envoyé à toutes les écoles de la République.

En 1792, lors de la réorganisation du Muséum, Daubenton fut nommé professeur de minéralogie. Il avait auparavant professé au Collége de France (1778) et à l'Ecole vétérinaire d'Alfort (1783). En 1795, il fut appelé à faire quelques leçons à l'Ecole normale. La plupart de ses cours ont été publiés. A son retour d'Egypte, le général Bonaparte alla rendre visite à Bernardin de Saint-Pierre et à Daubenton. Le premier lui déplut par son humeur chagrine, mais il sentit un vif attrait pour la simplicité et les mœurs douces du second. Aussi, lorsque le Sénat fut institué, le nom de Daubenton se trouva-t-il sur la liste des premiers membres de cette assemblée. Il témoigna une joie de vieillard de cet honneur (les vieillards ne redeviennent-ils pas plus ou moins enfants?) et, quoique malade, par un rigoureux hiver, avec ses quatre-vingt-quatre ans, il voulut assister à la première séance. Mais, frappé d'apoplexie au milieu de ses collègues, il mourut cinq jours après, dans la nuit du 31 décembre 1799, sans avoir repris connaissance. Ses funérailles se firent avec pompe, sous la direction de David. Les cendres de Daubenton furent déposées dans le Jardin même où il avait passé sa vie. Marguerite Daubenton, femme d'un grand esprit, auteur de plusieurs romans, notamment de celui de *Zélie dans le désert* (1787, 2 vol. in-8°), qui eut du succès, survêcut à son mari. Elle avait été autorisée à continuer d'habiter sa maison du Muséum jusqu'à sa mort. On put la voir gravir, chaque matin, les allées de la grande butte et s'arrêter près de la colonne élevée sur la tombe de Daubenton. Elle mourut presque centenaire, le 2 août 1818.

Daubenton ne laissait pas d'enfants; mais sa femme avait successivement élevé trois nièces, toutes trois également remarquables par leur beauté et leur esprit. L'une épousa le fils unique de Buffon, après son divorce d'avec sa première femme. Une autre devint Mme Vicq-d'Azir. La troisième fut mariée au célèbre compositeur Carafa, qui devint successivement écuyer cavalcadour du roi de Naples, officier d'ordonnance de Murat, marquis de Carafa et prince de Colobrano.

L'éloge de Daubenton fut prononcé devant les nombreuses Académies dont il était membre. Lacépède et Cuvier ont tous deux rendu un bel hommage à sa mémoire. On peut encore citer parmi les éloges de Daubenton le discours prononcé par M. Richard (du Cantal) à l'inauguration de sa statue, et une notice du *Panthéon universel*, par M. Henri Nadault de Buffon.

DAUBENTONIE s. f. (dô-ban-to-nî — de *Daubenton*, natur. français). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant trois ou quatre espèces, qui croissent dans l'Amérique du Sud : *La* DAUBENTONIE *écarlate.*

DAUBENY (Charles-Gilles-Bridle), botaniste et chimiste anglais, né en 1795 à Stratton (comté de Gloucester), aujourd'hui professeur à l'université d'Oxford. Il s'est surtout occupé d'expliquer les phénomènes naturels à l'aide des faits et des principes de la chimie. Ses deux premiers ouvrages furent un *Essai sur la géologie et les phénomènes chimiques des volcans* (1824), et une *Description des volcans en éruption et des volcans éteints* (2e édit., 1848), dans lesquels il a démontré d'une façon irréfutable l'étroite connexion qui existe entre la chimie des volcans et celle des eaux minérales. En 1837, il fit un voyage aux Etats-Unis et se livra à de nombreuses observations sur la géologie du nouveau monde. A son retour, il fit paraître plusieurs mémoires, entre autres : *Sur les sources thermales de l'Amérique du Nord* (1838); *Sur la géologie et les eaux thermales de l'Amérique du Nord* (1838); *Esquisse de la géologie de l'Amérique du Nord* (1839), etc. Les phénomènes volcaniques de l'Italie avaient également été l'objet de ses recherches; ainsi que le prouvent d'autres mémoires qu'il a publiés sur cette matière; il avait en outre fait, dans la région volcanique de l'Auvergne, des observations qu'il a consignées dans ses notices *Sur les volcans de l'Auvergne* et *Sur l'origine des vallées de l'Auvergne*, publiées dans le IIIe et dans le Xe volume de l'*Edinburgh new philosophical journal*. On lui doit encore une *Introduction à la théorie atomique* (1831; 2e édit., 1850), et des *Leçons d'agriculture* (1841), dans lesquelles il expose les lois chimiques qui régissent le développement des plantes.

DAUBENYE s. f. (dô-be-nî — de *Daubeny*, botan. anglais). Bot. Genre de plantes bulbeuses, rapporté, suivant les divers auteurs, à la famille des liliacées ou à celle des amaryllidées, et dont on ne connaît que deux espèces.

DAUBER v. a. ou tr. (dô-bé — de l'anc. allemand *dubban*, frapper, sens qui va à toutes les significations du mot *dauber*, même à celle de garnir, d'enduire, car *dubban* est dans *adouber*, qui, exprimant le coup donné au chevalier en l'armant, avait aussi pris le sens de munir, pourvoir. Dans les environs de Paris, dit Littré, on dit : *Cela me daube*, en parlant d'une douleur en un point du corps. L'ancien allemand *dubban* se rattache sans doute à la racine sanscrite *tup, tubh*, frapper, qui apparaît aussi dans le grec *tupiô*, je frappe). Battre, rouer de coups : DAUBER *quelqu'un d'importance.*

— Fig. Attaquer en paroles, injurier, railler : *Je les* DAUBERAI *tant, qu'à la fin ils se rendront sages.* (Mol.)

A ce que je puis voir, vous *daubez* ma méthode.
MONTFLEURY.

Le loup en fait sa cour, *daube*, au coucher du roi,
Son camarade absent. . . . . .
LA FONTAINE.

— Art. culin. Mettre en daube : DAUBER *une oie.*

— Absol. *Il passe son temps à railler, à* DAUBER.

— V. n. ou intr. *Dauber sur*, Battre, frapper : DAUBER *sur quelqu'un. Avec quelle héroïque furie on* DAUBAIT SUR *les Prussiens!* (Th. Gaut.) ‖ Fig. Attaquer en paroles, railler : *Dans le moyen âge, on* DAUBAIT SUR *le clergé avec une hardiesse qu'on n'a plus que contre les Académies ou les universités.* (B. Barbé.) *Quel plaisir de* DAUBER SUR *ce troupeau de farceurs illustres et vénérés!* (L. Veuillot.)

. . . . . Sur les maris accusés de souffrance
De tout temps votre langue a *daubé* d'importance.
MOLIÈRE.

Se dauber v. pr. Se battre : *Ils* SE SONT DAUBÉS *à coups de poing.* ‖ S'attaquer en paroles, s'injurier : *Chez les anciens, les philosophes* SE DAUBAIENT *entre eux, comme font nos critiques.*

— Art culin. Etre mis en daube : *Les viandes* SE DAUBENT *très-bien.*

DAUBERMÉNIL (François-Antoine), conventionnel, l'un des fondateurs de la théophilanthropie, né dans le département du Tarn vers 1745, mort à Perpignan en 1802. Elu à la Convention par ses compatriotes, il ne vota point dans le procès de Louis XVI, étant absent pour cause de maladie. Dans une séance à laquelle il assistait, il apprit que son fils était perdu la vie en défendant la République : exemple de stoïcisme digne de l'antique Rome, et qui produisit dans l'assemblée une profonde sensation. Attaché au parti de la Gironde, Daubermémil fut contraint de donner sa démission après le 31 mai 1793; mais il reprit sa place dans la Convention en 1795, fit partie du Conseil des Cinq-Cents, fut un des opposants au coup d'Etat du 18 brumaire, et dut quitter Paris, par ordre de la police, après cette journée funeste. Il avait été, sous le Directoire, un des principaux promoteurs du culte des théophilanthropes. On a de lui, sur cette secte, un écrit fort curieux : *Extrait d'un manuscrit intitulé : Le culte des adorateurs de Dieu* (1796, in-8°).

DAUBERVAL (Louis BERCHER, dit), acteur français, né en 1728, mort en 1803. Il avait reçu une éducation soignée. Ayant manifesté de bonne heure un vif penchant pour le théâtre, il alla, suivant l'usage de cette époque, apprendre son *métier* en province, où il débuta avec succès. Il se décida alors à venir à Paris tenter la fortune et débuta à la Comédie-Française, le 11 mai 1760, par le rôle de Nérestan, dans *Zaïre*. Il joua ensuite Surval, du *Préjugé à la mode*, et Achille, d'*Iphigénie en Aulide*. « On lui trouva un bel organe et de l'intelligence, raconte un contemporain, mais son jeu parut lent et maniéré. » Dauberval fut mis au nombre des pensionnaires en 1761, et reçu sociétaire en 1762, pour jouer, dans la comédie, l'emploi des grands confidents tragiques et des raisonneurs. Il jouait généralement avec sagesse, mais un peu froidement. Tous les rôles, quelque mauvais qu'ils fussent, lui convenaient, dès qu'il était avantageux pour le public ou pour sa société qu'il s'en chargeât. Dauberval se retira le 1er juillet 1780, avec une pension de 1,000 livres. Voici la liste de ses principales créations : un Président, dans le *Philosophe sans le savoir*; Lafabéric, de *Roméo et Juliette*; Hermas, d'*Olympie*, de Voltaire; Idamas, d'*Orphanis*; Phénix, d'*Œdipe chez Admète;* Achmet, de *Mustapha et Zéangir*; Monlac, de *Gabrielle de Vergy*, etc. Dauberval était un honnête homme digne de l'estime de tous.

DAUBERVAL (Jean BERCHER, dit), célèbre danseur et chorégraphe français, né à Montpellier en 1742, mort en 1806. Il fut surnommé le *Préville* de la danse, parce qu'il excellait dans la pantomime gaie et la danse comique. Après avoir pris les leçons de Noverre, il débuta à l'Opéra en 1761, et devint bientôt un des quatre premiers danseurs de cette scène. Ses prodigalités et son faste le rendirent non moins fameux que ses talents. Profitant de l'engouement public pour les théâtres de société, il avait fait construire chez lui un salon vaste et splendide qui devint la curiosité de tout Paris; ce salon, à l'aide d'un mécanisme ingénieux, pouvait se transformer en une salle de spectacle à l'usage des grandes dames et des grands seigneurs qui venaient s'y exercer à briller dans les divertissements de la cour; il lui coûtait 45,000 francs, qu'il ne put pas payer. Poursuivi par ses créanciers et forcé de se cacher, Dauberval alla prendre le chemin de la Russie, où des offres brillantes lui étaient faites par Catherine II, lorsque la Du Barry le tira d'embarras, en lui remettant 50,000 francs, produit d'une collecte faite à la cour par la favorite de Louis XV elle-même. Adjoint au maître des ballets depuis 1773, il fut, en 1776, nommé compositeur et maître des ballets, en survivance de Noverre, et devint membre de l'Académie de la danse, titre qu'il conserva jusqu'en 1778. Mais, vers le milieu de cette dernière année, de Vismes, directeur de l'Opéra, le fit tout à coup descendre au rang d'aide du maître des ballets, Gardel aîné, lequel avait, par faveur, remplacé No-

verre. Ce passe-droit amena une scission parmi les artistes de l'Académie royale de musique, et le public, qui idolâtrait Dauberval, prit fait et cause pour ce dernier. Accusé, ainsi que Vestris père, d'organiser une cabale, il fut conduit au Fort-l'Evêque, où on le garda quelques jours. Dégoûté des tracasseries dont il était l'objet, Dauberval ne tarda pas à abandonner la place à son rival; à la clôture de 1783, il prit sa retraite avec une pension de 3,500 francs, et se rendit à Bordeaux en compagnie de sa femme Mlle Théodore, danseuse qu'il avait épousée, après avoir refusé Mlle Dubois, de la Comédie-Française, puis Mlle Raucourt, et enfin une jolie danseuse, Mlle Duperrey, qui, par désespoir, avait pris le voile. Maître des ballets au grand théâtre de Bordeaux jusqu'en 1791, il y composa, entre autres ballets, ceux de la *Fille mal gardée*, le *Déserteur*, l'*Epreuve villageoise*, *Télémaque* et le *Page inconstant*. Ce dernier est une réduction habile du *Mariage de Figaro*. On comprend que l'entreprise était périlleuse. Dauberval parvint à remplacer par des pas spirituels la prose de Beaumarchais.

DAUBEUR, EUSE s. (dô-beur, eu-ze — rad. *dauber*). Personne qui aime à dauber, à médire :

Les *daubeurs* ont leur tour, d'une ou d'autre manière.
LA FONTAINE.

— Adjectiv. : *Cette femme est bien* DAUBEUSE !

DAUBIÈRE s. f. (dô-biè-re — rad. *daube*). Art culin. Ustensile dans lequel on prépare les daubes. V. DAUBE.

D'AUBIGNAC. V. AUBIGNAC (d').

D'AUBIGNÉ (Théodore-Agrippa), écrivain français. V. AUBIGNÉ (d').

DAUBIGNY (Jean-Louis-Marie VILLAIN), révolutionnaire, né à Saint-Just, mort déporté aux îles Seychelles, en 1801. Il avait été avant la Révolution procureur au parlement de Paris. En 1789, il fut nommé électeur, puis membre du conseil de la Commune, contribua à la journée du 10 août, et siégea comme juge dans le tribunal extraordinaire du 17 août. En septembre 1792, il fut accusé faussement par le ministre Roland de complicité dans le vol du garde-meuble, et défendu à la tribune par Robespierre et Saint-Just. A la fin de 1793, il fut adjoint à Bouchotte et devint secrétaire au ministère de la guerre, qui était alors le foyer des patriotes les plus ardents. Après le 9 thermidor, il fut arrêté, puis relâché. Poursuivi par la haine de Bourdon (de l'Oise), il fut arrêté de nouveau en 1795 et renvoyé, avec Bouchotte et Pache, devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loir. Malgré les fureurs de la réaction, ce procès n'eut pas de suite, faute de pièces et de motifs réels. Rendu à la liberté par l'amnistie de brumaire an IV, Daubigny pouvait espérer de se reposer dans l'obscurité des orages de sa vie et des persécutions qu'il avait subies; mais, après l'explosion de la machine infernale, il fut arrêté par ordre du premier consul et compris dans la déportation des 130 républicains qui, tous, étaient aussi innocents que lui de l'attentat. Il mourut peu de temps après. L'ancien ministre Bouchotte épousa sa veuve.

DAUBIGNY (Edme), dit **Daubigny l'aîné**, paysagiste français, né à Paris vers 1793, mort vers 1842. Il eut pour maître Jean-Victor Bertin et débuta, au Salon de 1819, par une *Vue de Ménilmontant*. Il exposa ensuite plusieurs paysages au Salon de 1822; une *Vue de Beaurepaire* (près Pont-Saint-Maxence), au Salon de 1824; une *Vue prise aux environs du bois de Romainville*, en 1831; l'*Intérieur d'une ferme à Parmin*, en 1833. Vers cette dernière date, il se rendit en Italie, la terre classique du paysage solennel, alors seul apprécié, et, à son retour, il envoya au Salon de 1837 une *Vue prise à Naples* et une autre *Vue prise sur le mont Pausilippe*. En 1838, il exposa une *Vue prise à Baies;* en 1839, une *Vue prise dans l'intérieur de Pompéi;* en 1841, les *Environs de Castellamare*. Edme Daubigny était le frère aîné de Pierre Daubigny, le miniaturiste. Sa fille, Mlle R. Daubigny, a exposé un portrait en miniature au Salon de 1833. Nous pensons que Mlle Cécile-Jeanne Daubigny, qui a exposé des tableaux de fruits au Salon de 1869, appartient à la même famille.

DAUBIGNY (Pierre), miniaturiste français, né à Paris vers 1795, mort en 1858. Il eut pour maître Louis-François Aubry, et exposa à tous les Salons qui ont eu lieu de 1822 à 1855, excepté à ceux de 1843, 1845, 1847, 1849 et 1850. Il fut médaillé, en 1833, pour une grande miniature (portrait de Mme A. Sch...). Il fit, entre autres portraits de personnages marquants, celui d'Alfred de Vigny (Salon de 1836) et celui du général Gourgaud (Salon de 1839). — Sa femme, Mme Pierre DAUBIGNY, née Amélie DAUTEL, a peint la miniature avec succès; elle a exposé à la plupart des Salons qui ont eu lieu de 1822 à 1844; on lui doit notamment le portrait de la Grisi et celui du duc d'Orléans (Salon de 1837). Elle ne doit pas être confondue avec sa sœur, Mlle Virginie Dautel, qui a exposé des portraits à l'huile aux Salons de 1831, 1833, 1834. — Pierre Daubigny est le père du célèbre paysagiste contemporain Charles-François Daubigny. (V. l'article suivant.)

DAUBIGNY (Charles-François), l'un des premiers paysagistes contemporains, né à Paris en 1817. Son père, Pierre Daubigny, miniaturiste de talent, lui enseigna les principes de la peinture. A quinze ans, M. Charles Daubigny peignait déjà des dessus de boîtes de Spa et d'autres menus ouvrages et objets de luxe très-recherchés par l'industrie parisienne; il trouvait ainsi les moyens de payer sa pension à la table de famille. Tout en continuant à se livrer à ce genre de métier, dont les modiques bénéfices suffisaient pour le prémunir contre les soucis de la vie matérielle, il fit de sérieuses études de peinture, travailla quelque temps dans l'atelier de Paul Delaroche, et peignit surtout d'après nature. A dix-sept ans, il forma, avec un camarade nommé Mignan, le projet de faire le voyage d'Italie. Il s'imposa, dès lors les plus dures privations et redoubla d'ardeur à l'étude. « C'est ainsi qu'à force de persévérance et de courage, a dit un de ses biographes (M. F. Hemiet, l'*Artiste*, 1857), M. Daubigny put conquérir lentement mais sûrement ce beau talent si sain, si jeune, si abondant, qu'on ne soupçonnerait jamais à travers quelles épreuves il a grandi. Car ce peintre aimable des vergers fleuris et des moissons d'or, dont la brosse se plaît à toutes les gaietés printanières, à toutes les luxuriances des champs, à toutes les fêtes de la verdure et du soleil, a franchi mille écueils au départ et doublé, lui aussi, le cap de la misère! » M. Daubigny et son camarade Mignan réussirent enfin à amasser 1,400 fr., une fortune! Ils partirent pour l'Italie et y restèrent près d'un an. Au retour, Mignan quitta la peinture pour l'industrie. M. Daubigny, lui, ne rapporta de son voyage que des impressions fugitives, qui furent sans influence sur son talent; il se remit à lutter et à travailler plus courageusement que jamais. Il entra, à cette époque, dans l'atelier de réparation de tableaux des musées, que dirigeait Granet; mais il ne tarda pas à en sortir. Il associa alors ses intérêts à ceux de trois jeunes artistes, MM. Steinheil, Geffroy-Dechaume et Trimolet, et fit avec eux des dessins pour des publications illustrées. « Ils fixèrent leur phalanstère artistique rue des Amandiers, dans une maisonnette agréablement plantée au milieu d'un potager.... La caisse était commune, la table abondante et frugale. Grâce à la simplicité de leur existence, ils se trouvaient presque riches. Ils échappaient ainsi à l'exploitation des éditeurs et réservaient à l'art tous les instants que le métier n'absorbait pas. Chaque année, l'un d'eux préparait un morceau pour l'Exposition aux frais de la communauté, qui ne négligeait rien pour assurer le succès de ces débuts. » M. Hemiet, qui nous fournit ces détails, ajoute que, lorsque vint le tour de M. Daubigny, il exécuta un *Saint Jérôme dans le désert*, terrible amoncellement de rochers à la Salvator, qui eut les honneurs du Salon de 1840. Ce ne fut pas là le début de M. Daubigny : il avait fait admettre déjà au Salon de 1838 une *Vue de l'église Notre-Dame de Paris*. En même temps que son *Saint Jérôme*, il exposa, en 1840, une *Vue prise dans la vallée d'Oisans* (Isère). Au Salon suivant (1841), il envoya une *Vue prise sur les bords du Furon, à Sassenage*, et six paysages exécutés à l'eau-forte. Puis il exposa successivement : en 1843, une *Vue prise aux environs de Choisy-le-Roi;* en 1844, le *Carrefour du Nid de l'Aigle* (forêt de Fontainebleau); en 1845, six eaux-fortes; en 1847, deux *Vues prises en Picardie* et une *Vue prise à Valmondois;* en 1848, les *Souches dans le Morvan*, un *Champ de blé*, les *Bords du Cousin près d'Avallon*, et les *Environs de Château-Chinon*.

Ces quatre derniers ouvrages valurent à M. Daubigny une médaille de 2e classe, et commencèrent sa réputation de paysagiste. Jusqu'alors il avait été surtout apprécié comme aqua-fortiste. Le critique de la *Revue indépendante* s'exprimait ainsi au sujet des eaux-fortes exposées au Salon de 1845 : « On trouve dans les eaux-fortes de M. Daubigny de l'air, de l'espace, de la couleur. Parmi les six sujets divers, œuvres de cet artiste, il en est un surtout, un *Coup de vent par un temps d'orage*, qui est d'un effet énergique et frappant, et d'une grande hardiesse d'exécution. Dans ces petits, mais précieux ouvrages, non-seulement les premiers plans sont traités avec soin et vigueur, mais encore les fuyants, la perspective présentent une finesse, une netteté de touche des plus remarquables. » M. Daubigny obtint de nouveaux succès, au Salon de 1849, avec une *Vue prise à Champlay*, deux *Vues des bords de la Seine*, un *Soleil couché*, et, au Salon de 1850-51, avec les sept tableaux suivants : *Vue prise à Optevoz* (Isère), les *Bords de la Mouche* (Rhône), la *Péniche*, la *Vendange*, les *Iles Vierges à Bezons*, une *Vue prise à Argenteuil*, et les *Bords de la rivière d'Oullins* (Rhône). M. de La Fizelière a dit de ce dernier ouvrage, dans le *Siècle :* « C'est un petit chef-d'œuvre dans lequel la nature s'épanouit fraîche, radieuse et naïve. » Ce tableau avait été commandé à M. Daubigny par le ministère de l'intérieur. M. Louis de Geofroy (*Revue des Deux-Mondes*) a loué particulièrement les *Iles Vierges à Bezons :* « La verdure tendre des grands arbres, élégants et allongés, s'y marie doucement avec le gris perlé des eaux; la touche est moelleuse; il faudrait seulement un peu plus de relief, des teintes moins plates. » Le Salon de 1852 ne renfermait que deux toiles de M. Daubigny, une *Vue des bords de la Seine* et une *Moisson*, auxquelles on reproche d'être traitées un peu trop en manière d'ébauches, critique qui, depuis, a été souvent adressée aux tableaux de ce peintre.

Le Salon de 1853 mit tout à fait en réputation M. Daubigny, qui y exposa deux *Vues de la vallée d'Optevoz*, dont l'une (*l'Etang de Gylieu*) appartenait à l'empereur, et l'*Entrée d'un village*. Ces trois tableaux valurent à leur auteur une médaille de 1re classe. M. Paul Mantz (*Revue de Paris*) a dit des deux *Vues de la vallée d'Optevoz :* « Ces pentes vertes où le gazon fleurit, ces eaux transparentes où les oiseaux viennent boire, ces ciels paisibles dont rien n'altère la sérénité radieuse, sont d'un charme indicible. » M. de Calonne (*Revue contemporaine*) a vanté à son tour la franchise du coloris, la vérité frappante des tons de l'herbe et de l'eau, la vapeur des lointains, le sentiment juste d'une composition bien équilibrée et l'harmonie des contours; mais il a blâmé les frottis légers qui, çà et là, laissent transparaître l'impression de la toile et « ont le grave inconvénient de donner à certains morceaux, quelle que soit la vérité de leur aspect, le caractère d'une ébauche qui attend la brosse du peintre pour devenir un tableau. » M. Maxime Du Camp a insisté sur ces défauts de la peinture de M. Daubigny, à propos des ouvrages suivants de cet artiste, qui figurèrent à l'Exposition universelle de 1855 : une *Ecluse dans la vallée d'Optevoz* (appartenant à l'Etat), une *Mare aux bords de la mer*, un *Pré à Valmondois*, les *Bords du ru à Orgivaux*. « M. Daubigny, dit M. Du Camp, est un homme essentiellement moderne dans toute l'acception du mot; il appartient évidemment à cette génération maladive dont le romantisme a développé les aspirations idéalisées; sa peinture s'en ressent et n'a point cette santé que je vois toujours dans la nature, souvent même à côté des mélancolies les plus quintessenciées. M. Daubigny semble se préoccuper uniquement de reproduire le *sentiment*, et il y arrive parfois, mais au détriment de la réalité, qui reste toujours au-dessous d'elle-même. Négligeant comme à plaisir la science matérielle que tout artiste doit posséder sous peine d'impuissance, il se contente d'indiquer ses tableaux plutôt que de les faire; son livre n'est jamais fini; il demeure inachevé à l'état de brouillon; c'est un tort. Nul ne doit, à mon avis, mieux ressentir que lui les impressions languissantes que donnent certains paysages; cette impression, il cherche à la rendre, à la faire palpable pour le spectateur, mais sa peinture reste voilée, indécise, molle et trop évidemment lâchée. » Plus indulgent, M. Th. Gautier reconnaît que « pour la transparence des eaux, la fluidité de l'air, la fraîcheur de la verdure, » les quatre tableaux exposés en 1855 par M. Daubigny « sont des choses parfaites, quoique à peine ébauchées; » et il ajoute : « M. Daubigny ne finit peut-être pas assez, mais il a une intelligence si délicate de la nature, ses indications sont si justes, ses teintes locales si vraies, que l'on n'ose pas lui demander de pousser plus loin ses charmantes ébauches. » Si nous en croyons M. About (*Voyage à travers l'Exposition*), le jury aurait refusé à M. Daubigny un cinquième tableau, le meilleur. Cette Exposition ne valut à l'artiste qu'une médaille de 3e classe.

Au Salon de 1857, M. Daubigny obtint un succès considérable avec les ouvrages suivants : le *Printemps* (musée du Luxembourg), la *Vallée d'Optevoz* (palais de Compiègne), le *Soleil couché*, une *Futaie de peupliers*, et plusieurs eaux-fortes, parmi lesquelles une reproduction du *Buisson* de Ruysdael, commandée par le ministère des beaux-arts. M. Th. Gautier écrivit dans l'*Artiste*, à propos de ces ouvrages : « Il est difficile de rencontrer un talent plus sincère, plus naturel, plus agreste et plus absolument neuf que celui de M. Daubigny. Lorsque tant d'autres se tortillent comme des mandragores pour atteindre l'originalité, M. Daubigny a eu cette idée ingénieusement simple, mais qui n'est venue à personne depuis le temps qu'on fait de la peinture, d'ouvrir les yeux, de regarder devant lui et de rendre ce qu'il voyait, sans y chercher malice. Le premier parmi les paysagistes, il s'est aperçu que les arbres se couvraient de fleurs au printemps, de fleurs roses et blanches qui produisaient entre les petites feuilles vertes un fort joli effet, et, tout tranquillement, sur un carré de toile, il a peint les petites feuilles vertes avec les fleurs roses et blanches : voilà; cela s'appelle le *Printemps*, et c'est un chef-d'œuvre. » L'admiration excitée par le *Printemps* a été unanime. M. About a dit que c'était comme le sourire du renouveau vu à travers une fenêtre, et, après avoir salué dans l'auteur le vrai peintre de la campagne, il a ajouté : « Si j'avais l'honneur d'être des amis de M. Daubigny, je ne lui montrerais jamais un Poussin, mais je lui parlerais souvent de notre bon Claude. Je lui persuaderais de glisser quelquefois dans ses premiers plans un rocher, un arbre, un mouton dessiné de près. Il ne faudrait rien de plus pour ajouter un degré de solidité à sa peinture et une chance d'immortalité à sa gloire naissante. » La *Vallée d'Optevoz* fut très-admirée aussi : « Elle captive le regard par la simplicité des lignes, la transparence des eaux, l'impression de calme et de solitude, a dit M. Tardieu. Loin que ce tableau ne paraisse pas assez vrai, on y verrait plutôt trop de cette vérité qui se trouve, par exemple, dans les images daguerriennes. On sent que le peintre s'est peut-être trop effacé pour n'être qu'un copiste sincère, mais un copiste assurément fort remarquable. » M. Daubigny obtint deux fois de suite la médaille de 1re classe : la première fois à ce Salon de 1857 où parut le *Printemps*, la seconde fois au Salon de 1859, où il exposa les tableaux suivants : les *Graves au bord de la mer à Villerville* (musée de Marseille), un *Soleil couchant*, les *Champs au printemps*, un *Lever de lune* et les *Bords de l'Oise* (appartenant à M. Nadar). M. Zacharie Astruc a écrit au sujet de ces ouvrages : « La nature de M. Daubigny est charmante et plaît à tous. Cette image pure du monde rustique, en même temps qu'elle charme les yeux, repose l'imagination exaltée, simplifie le rêve et donne à l'âme une chaste paix intérieure qui la délivre des importunités de notre vie active. C'est le peintre par excellence des simples impressions. Il est tendre, il est doux, il séduit. On sent qu'il aime d'un amour profond ces belles fraîcheurs, ces rayonnantes plaines vertes, ces belles eaux profondes et claires dont son pinceau rend si bien la grâce poétique. Avec cela, il est d'une naïveté délicieuse, simple devant son sujet comme un enfant, n'ajoutant, ne diminuant rien, fort de son cœur et de ses yeux, et arrivant, à force de sentiment et d'ardeur, et de pénétrante passion pour son art, à une individualité remarquable.... Ce n'est pas la science magistrale et la profondeur poétique de Corot, l'ampleur audacieuse de Courbet, l'éblouissement et l'art délicat de Rousseau; mais une savoureuse grâce qui vibre bien à l'œil, suffit à l'esprit, et parfois un sévère accent, sobre et ferme, un peu sauvage, où il excelle. Par le style, l'impression et la couleur, il personnifie en peinture la manière idyllique de George Sand. »

M. Daubigny reçut la croix de la Légion d'honneur à la suite du Salon de 1859. Au Salon de 1861, il exposa : un *Parc à moutons*, l'*Ile de Vaux à Auvers* (Seine-et-Oise), un *Village près de Bonnières*, les *Bords de l'Oise* et un *Lever de lune*. L'exécution trop large et trop négligée de ces tableaux fut blâmée par M. Th. Gautier lui-même, qui s'exprima ainsi (*Abécédaire du Salon de* 1861) : « Il est vraiment dommage que M. Daubigny, ce paysagiste d'un sentiment si vrai, si juste et si naturel, se contente d'une première impression et néglige à ce point les détails. Ses tableaux ne sont plus que des ébauches, et des ébauches peu avancées. Ce n'est pas le temps qui lui a manqué, car il n'a pas exposé moins de cinq toiles assez importantes; c'est donc à un système qu'on doit attribuer cette manière lâchée, que nous croyons dangereuse pour l'avenir du peintre s'il ne l'abandonne au plus vite. Nous n'aimons pas plus qu'un autre le fini minutieux, admiration et joie des philistins, et nous admettons que l'artiste procède par masses. Nous n'exigerons pas de M. Daubigny les nervures d'une feuille au troisième plan, mais encore faut-il que les arbres s'agrafent au sol par des racines, que leurs branches s'insèrent à un tronc et qu'ils tracent sur le ciel ou l'horizon une silhouette distincte, surtout lorsqu'ils occupent le premier plan. Les arbres ne sont ni des plumets, ni des fumées. Les terrains, même couverts d'herbe, ont une assiette solide et ne ressemblent pas à de la terre glaise pétrie avec de la laine hachée. Chaque objet se dessine par un contour apparent ou réel, et les paysages de M. Daubigny n'offrent guère que des taches de couleur juxtaposées. Il n'eût cependant fallu que quelques jours de travail pour faire des tableaux excellents de ces préparations insuffisantes. »

La *Vendange*, le *Matin* et les *Bords de l'Oise à Auvers*, exposés au Salon de 1863, sont encore des œuvres d'une exécution un peu lâchée et d'une composition un peu vide; mais les *Bords de la Cure* (Morvan) et surtout la *Vue de Villerville-sur-Mer*, qui parurent en 1864, méritent, malgré la simplicité extrême du sujet, d'être comptés parmi les bonnes productions du maître. Th. Gautier dit de la *Vue de Villerville :* « C'est un morceau de paysage découpé et enfermé dans un cadre. L'artiste a peint tout ce qu'il voyait de la place où il s'était assis, ne pensant pas faire ce qu'on appelle un tableau. Eh bien! telle est la force d'un talent sincère, qu'on s'intéresse à ce bout de falaise grise surmontée de quelques maisons crayeuses, à ce coin de mer glauque qui se trouble sur les vases de la plage, à ce ciel maussade et gros de pluie, autant que si la vague jetait Ulysse couvert d'écume sur quelque plage homérique. » En 1865, M. Daubigny exposa une *Vue du parc de Saint-Cloud*, tableau un peu froid, exécuté pour le ministère des beaux-arts, et un *Effet de lune* puissant et poétique; en 1866, les *Bords de l'Oise près de Bonneville* et un *Effet du matin sur l'Oise;* en 1867, au Salon des Champs-Elysées, deux paysages, et à l'Exposition universelle du Champ de Mars huit tableaux, dont un nouveau, le *Hameau d'Optevoz* (appartenant à M. B. Claudon), et sept choisis parmi ceux qui avaient déjà été exposés aux Salons de 1857, 1859 et 1861. Le jury de l'Exposition universelle décerna à M. Daubigny une médaille de 1re classe. A cette même Exposition figurèrent un certain nombre d'eaux-fortes déjà connues ou inédites; parmi ces dernières, on a remarqué le *Gué*, publiée par la Société des aqua-fortistes. Au Salon de 1865 avaient paru deux eaux-fortes extraites du recueil de cette même Société : le *Parc à moutons* et la *Vendange*. Le Salon de 1868 nous a offert une variante du *Printemps* et un *Lever de lune*, d'un ton très-moelleux, mais d'un effet peu plaisant; le Salon de 1869, un *Verger* (appartenant à M. Th. Claudon) et une *Mare dans le Morvan*. En 1862, M. Daubigny a exécuté dans le grand escalier et dans le salon d'introduction du ministère d'Etat, au Louvre, plusieurs paysages décoratifs.

Ce maître, trop jeune encore pour avoir dit son dernier mot, est suivi de près par son fils et son élève.

DAUBIGNY (Karl-Pierre), fils du précédent, né à Paris en 1846. Ce jeune artiste a exposé pour son début, au Salon de 1863, deux paysages, l'*Ile de Vaux sur l'Oise* et un *Sentier*, où il s'est rapproché de la manière de M. Corot plus encore que de celle de son père. Il a exposé depuis : au Salon de 1864, le *Pré des Graves à Villerville* et les *Bords de l'Oise à Auvers;* en 1865, un *Effet d'automne* et un *Chemin creux;* en 1866, une *Vue prise en Picardie* (réexposée au Champ de Mars en 1867) et une *Halte de Bohémiens;* en 1867, deux paysages; en 1868, les *Vanneuses à Kenty* et le *Plateau de Belle-Croix à Fontainebleau*, qui lui ont valu une médaille; en 1869, les *Rochers de la pointe de Pen'marck* et les *Bateaux pêcheurs au Tréport*. Dans ces derniers ouvrages, M. Karl Daubigny a fait de sérieux efforts pour se soustraire à l'imitation de son père, du moins pour ce qui est du sujet; sous le rapport de l'exécution, en effet, il reproduit, en l'exagérant, sa manière négligée et devenue un peu sombre dans ces dernières années; mais on peut être sûr que l'élève finira par s'émanciper : il a un vrai tempérament de peintre.

DAUBION-DELISLE (Joseph), poëte français, né à Castres en 1734, mort en 1822. Il exerça des fonctions judiciaires à Carcassonne et dans sa ville natale, et il a composé en patois languedocien un petit poëme du genre comique, intitulé les *Choux farcis* (*lous Caoulets farcits*), une imitation burlesque du *Misanthrope* (1797), etc.

DAUBRÉE (Gabriel-Auguste), géologue français, né à Metz en 1814. En sortant de l'Ecole polytechnique, il entra dans le corps des mines. Nommé, en 1839, ingénieur à Strasbourg et professeur de minéralogie à la Faculté des sciences de cette ville, dont il devint doyen en 1852, M. Daubrée était, depuis 1855, ingénieur en chef, et avait acquis une réputation méritée par ses voyages scientifiques et par ses travaux, lorsqu'il fut élu, en 1861, membre de l'Académie des sciences. Peu de mois après, il était désigné pour remplacer Cordier dans la chaire de géologie du Muséum d'histoire naturelle, à Paris, et, l'année suivante, il devenait professeur de minéralogie à l'Ecole des mines. Les écrits de M. Daubrée consistent en savants mémoires, publiés dans les *Annales des Mines* et dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. On cite notamment ses mémoires *sur les amas du minerai d'étain* (1841); *sur les dépôts métallifères de la Suède et de la Norvége* (1843); *sur les gisements d'or de la vallée du Rhin* (1846), etc. Enfin il a publié, en 1852, une *Carte géologique du Bas-Rhin*, avec une description géologique de ce département.

DAUBUS (Charles), théologien protestant du XVIIe siècle. Il était fils d'un protestant du même nom, qui fut successivement ministre à Auxerre et principal des colléges de Nîmes (1600), d'Orange (1603) et de Nérac. Charles Daubus exerça longtemps le ministère évangélique à Nérac, et publia des ouvrages de controverse religieuse très-estimés, particulièrement : l'*Echelle de Jacob* ou la *Doctrine touchant le vrai et unique médiateur des hommes envers Dieu*, etc., (1626), où plusieurs théologiens de la religion réformée ont puisé leurs plus forts arguments contre le catholicisme; l'*Ebionitisme des moines de la pauvreté et mendicité volontaire, etc.; Bellarmin réformé* ou la *Justification de la croyance des Eglises réformées* (1631). — Son neveu, Sébastien DAUBUS, né en 1613, professa la philosophie à l'Académie protestante de Montauban, où il fit une abjuration solennelle en 1658. — Un parent du précédent, Charles DAUBUS, passa en Angleterre à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, et devint pasteur de l'Eglise anglicane. Son principal ouvrage a pour titre : *Pro testimonio Flavii Josephi de Jesu Christo*, etc. (1706).

DAUCHA ou **DOUCHA** (François), littérateur tchèque, né en 1810 à Prague. Il embrassa l'état ecclésiastique, et, après avoir occupé successivement plusieurs cures peu importantes, se retira, en 1848, au monastère des frères mineurs de Saint-Jacques, dans sa ville natale. Outre un grand nombre de poésies et d'ouvrages en prose, la plupart destinés à l'enfance, on lui doit des traductions en langue tchèque du poëme des *Saisons*, de Thompson (1842), et de deux pièces de Shakspeare.

DAUCIFORME adj. (dô-si-for-me — du lat. *daucus*, carotte). Bot. Qui a la forme d'une racine de carotte : *Racine* DAUCIFORME.

DAUCINÉ, ÉE adj. (dô-si-né — du lat. *daucus*, carotte). Bot. Qui ressemble à une carotte. ‖ On dit aussi DAUCOÏDE.

— s. f. pl. Famille de plantes ombellifères, ayant pour type le genre daucus ou carotte, et comprenant aussi le genre cumin.

DAUCIPÈDE adj. (dô-si-pè-de — du lat. *daucus*, *dauci*, carotte; *pes*, *pedis*, pied). Bot. Qui a un pied en fuseau, en forme de carotte.

D'AUCOUR (Jean), critique et écrivain français. V. BARBIER D'AUCOUR.

DAUCOURT (Bonaventure), géologue français, qui vivait dans la première partie du XVIIe siècle. On a de lui, sous le titre de : *Diluviorum et cœlestium incendiorum singulares causæ et historiæ* (Nancy, 1633), ouvrage aujourd'hui très-rare, et intéressant pour ceux qui veulent se faire une idée de la science géologique à cette époque.

DAUCUS s. m. (dô-kuss — gr. *daukos*, même sens). Bot. Nom que les anciens donnaient à plusieurs ombellifères, notamment à une espèce de panais : *Les* DAUCUS *sont des espèces de panais sauvages*. (V. de Bomare.) ‖ Nom scientifique du genre carotte. V. ce mot. ‖ *Daucus de Candie*, nom de l'athamante de Crète, dans les pharmacies.

DAUCY ou **D'AUXY** (Jean), historien et moine cordelier lorrain, qui florissait vers le milieu du XVIe siècle. Il devint confesseur des ducs François Ier et Charles III de Lorraine, et composa deux ouvrages, souvent cités par dom Calmet : *Abrégé et épitomé des vies et gestes des ducs de Lorraine* (1566), et *Histoire des comtes de Bar*.

DAUDE (Adrien), historien allemand, né en Franconie, mort en 1755. Il entra dans l'ordre des jésuites, professa l'histoire à Wurtzbourg, et composa, sous le titre de *Historia universalis et pragmatica*, etc. (Wurtzbourg, 1748-1758, 4 vol.), une histoire universelle qui s'arrête à Charlemagne, et dont le P. Grabner a donné une continuation abrégée, intitulée *Compendium historiæ universalis*, etc. (1757-1764, 3 vol.).

DAUDÉ (Pierre), théologien protestant français, né en 1654 à Marvejols, mort à Londres en 1733. Il se rendit en Angleterre, où il devint ministre, puis commis de l'Echiquier. Il a publié divers écrits sous le titre de *Pièces fugitives* (1730).

DAUDÉ (Pierre), littérateur et théologien protestant français, né à Marvejols en 1681, mort en 1754, était neveu du précédent et termina, comme lui, ses jours en Angleterre. Il a publié sans nom d'auteur : *Sibylla capitolina*, etc. (1726), contre la bulle *Unigenitus*, et diverses traductions, entre autres, la *Vie de Michel Cervantes*, de Mayans y Siscar (1740, 2 vol.); *Traité de la foi et des devoirs des chrétiens*, de Burnet (1729), etc.

DAUDENT s. m. (dô-dan). Arboric. Variété de pomme.

DAUDET (Louis-Pierre), ingénieur géographe français, né à Nîmes vers le commencement du XVIIIe siècle. Outre un assez grand nombre d'écrits qui ont pour objet de relater diverses cérémonies de cour, on a de lui : *Nouveau guide des chemins du royaume de France* (Paris, 1724); *Nouvelle introduction à la géométrie pratique* (1740); un recueil de plans et de gravures publié à Paris (1722, in-fol.), etc.

DAUDET (Robert), graveur français, né à Lyon en 1737, mort en 1824. Elève de Balechou et de Wille, il fut l'un des artistes les plus laborieux de son temps, et travailla à la plupart des grandes collections exécutées à cette époque. Parmi ces collections, nous citerons la *Galerie du duc de Choiseul* (Paris, 1771, in-4°); le *Voyage à Naples*, de l'abbé de Saint-Non (Paris, 1781-1786, 5 vol. in-fol.); les *Monuments de l'Indoustan*, de Langlès (Paris, 1812-1821, 2 vol. in-fol.); le *Voyage pittoresque en Espagne* du comte Alex. de Laborde (Paris, 1807-1818, 4 vol. in-fol.). Parmi les 82 planches qui composent son œuvre, on admire surtout la *Vue du port d'Ostende*, d'après Solvyns; des *Marines*, d'après Joseph Vernet; le *Passage du Pô par Napoléon*, d'après Carle Vernet; des *Batailles*, d'après Van der Meulen; des *Paysages*, d'après Berghem.

DAUDET (Louis-Marie-Ernest), écrivain et journaliste français, né à Nîmes en 1837. Dès l'âge de quinze ans, il fut destiné par sa famille au commerce. Il consacra quatre années aux affaires, puis y renonça et vint à Paris afin d'aborder la carrière littéraire. Après avoir perfectionné ses études, Ernest Daudet, qui est doué d'une rare énergie de volonté, voulut devenir un écrivain, et le devint en effet. Il s'essaya dans divers journaux politiques parisiens, puis accepta la rédaction de plusieurs feuilles de province, entre autres de la *France centrale*, de Blois, et de l'*Echo de l'Ardèche*. A son retour à Paris, en 1860, il entra comme secrétaire-rédacteur au Corps législatif; il occupe aujourd'hui au Sénat le poste de chef du cabinet du grand référendaire.

Comme romancier, Ernest Daudet a publié divers ouvrages qui l'ont peu à peu placé parmi les plus connus. La conception est bonne et vigoureuse, mais l'écrivain hésite parfois, au moins dans ses premières œuvres, dans l'interprétation; sa plume recule devant les hardiesses de sa pensée. Voici la liste de ses œuvres dans l'ordre de leur publication : *Thérèse*, *les Duperies de l'amour*, *la Vénus de Gordes*, en collaboration avec Adolphe Belot; la *Succession Chavanet*, *Marthe Varades*, les *Soixante et une victimes de la Glacière*, le *Prince Pogeutzine*, le *Missionnaire*, les *Expropriés*, le *Roman d'une jeune fille*, et une étude politique : le *Cardinal Consalvi*.

Ernest Daudet écrit dans beaucoup de journaux sous des pseudonymes ou sans signature. C'est, malgré l'obscurité à laquelle il s'était volontairement condamné dans ce genre, un des journalistes les plus répandus.

DAUDET (Alphonse), écrivain et journaliste français, frère du précédent, né à Nîmes en 1840. Après de bonnes études faites au lycée de Lyon, Daudet, dont la famille n'avait pas de fortune, se fit maître d'étude à Alais, et exerça pendant deux ans cette pénible profession. Puis il vint à Paris, en 1857, essayer de la littérature. Déjà, quand il était au collége de Lyon, il avait publié dans les journaux de cette ville quelques pièces de vers qui se firent lire avec un certain intérêt. Pour son début à Paris, il fit éditer un volume de poésies intitulé les *Amoureuses*, dans lequel on trouve la ravissante fantaisie des *Prunes*, qui lui fit immédiatement une réputation à laquelle travailla le *Figaro*. Répandue dans les salons littéraires, cette composition ouvrit à son auteur les colonnes des journaux; du reste, Edouard Thierry avait, dans le *Moniteur*, consacré au jeune poëte un feuilleton des plus élogieux. Le *Figaro* inséra de lui une étude sous ce titre : les *Gueux de province*, consacrée tout entière aux misères et aux souffrances des maîtres d'étude. Cette page, chaude de souvenirs personnels et écrite avec une grande émotion, mit Daudet en pleine communication avec le public. En 1859, il fit paraître chez l'éditeur Malassis la *Double conversion*, nouvelle publiée dans le *Figaro;* le *Chaperon rouge*, collection d'articles remarqués au même journal, à la date de 1861. L'année suivante, Daudet voulut courir les chances du théâtre, et fit, en collaboration avec M. Ernest Lépine, représenter à l'Odéon la *Dernière idole*, qui obtint un succès de douces larmes, aussi vif que celui qui avait accueilli la *Joie fait peur*, de Mme de Girardin. En 1863, l'Opéra-Comique représenta une pièce de lui, les *Absents*, d'abord destinée à la Comédie-Française, et sur laquelle M. Poise écrivit une charmante partition. En 1864, le Théâtre-Français joua l'*Œillet blanc*, petit drame en deux actes qui eut longtemps maille à partir avec la censure. Le titre primitif, le *Lys*, refusé pour allusion politique, avait été transformé en *Dahlia blanc*, et ce ne fut qu'à grand' peine qu'on put changer le malencontreux dahlia en modeste œillet. Pendant l'année 1865, Daudet écrivit au *Petit Moniteur*, sous les pseudonymes de *Baptiste* et de *Jehan de l'Isle*, une série de chroniques sous le titre général de *Lettres sur Paris*. Ce fut en 1866 que parurent dans l'*Evénement* ses *Lettres de mon moulin*, signées *Gaston-Marie*, et regardées, jusqu'à ce jour, comme le chef-d'œuvre de leur auteur. Au commencement de 1868, Daudet fit représenter au Vaudeville le *Frère aîné*, reçu à ce théâtre depuis 1864. Malgré le charme des détails, la pièce n'obtint qu'un succès d'estime auprès des lettrés. Quelques mois après, le libraire Hetzel publia le *Petit Chose*, étude presque autobiographique, livre attendrissant et plein de pure poésie, qui eut un brillant succès.

Alphonse Daudet a écrit dans un grand nombre de journaux : le *Figaro*, le *Moniteur*, l'*Illustration*, le *Monde illustré*, etc. Sa collaboration est très-activement recherchée, et, parmi les jeunes écrivains, c'est un de ceux dont la réputation est le plus solidement assise. Il a été, pendant cinq ans, secrétaire particulier de M. de Morny, et des motifs très-honorables pour la dignité du poëte ont pu seuls amener sa démission d'un poste avantageux.

En dehors des œuvres que nous avons citées, on doit encore à Alphonse Daudet les chroniques rimées publiées dans l'ancien *Figaro* littéraire, sous le pseudonyme de *Jehan Froissart*. Au mois de février 1869, le théâtre du Vaudeville a représenté un drame intime d'Alphonse Daudet intitulé le *Sacrifice*, sur lequel la presse a prononcé unanimement un jugement favorable.

DAUDIN (François-Marie), naturaliste, né à Paris en 1774, mort en 1804. Il a publié, outre des mémoires et des articles dans le *Magasin encyclopédique*, les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, le *Dictionnaire des sciences naturelles*, un *Tableau des divisions*, etc., *des mammifères et des oiseaux* (1802); l'*Histoire naturelle des reptiles* (Paris, 1802 et 1803, 8 vol. in-8°, avec figures), et l'*Histoire naturelle des rainettes*, *des grenouilles et des crapauds* (Paris, 1803, in-4°). Daudin, qui, depuis son enfance, était privé de l'usage de ses jambes, n'avait pas trente ans quand il mourut. Sa femme, jeune, aimable et belle, qui l'aidait dans ses travaux, l'avait précédé de quelques jours dans la tombe.

DAUDNAGUR, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Calcutta, dans l'ancienne province de Bahar, sur la rive droite de la Sone, à 56 kilom. S.-O. de Patna; 36,000 hab. Manufactures de draps; grand commerce d'opium.

DAUDYANA, nom latin de DIADIN.

DAUFFE s. f. (dô-fe). Argot. Pince de voleur.

DAUGIER (François-Marie-Eugène, comte), vice-amiral français, né à Courtezon (Vaucluse) en 1764, mort en 1834. Entré dans la marine en 1782, il débuta par plusieurs campagnes dans l'Inde, devint lieutenant de vaisseau, et, après trois ans de congé, fut chargé, en 1793, des fonctions de major-général sous le vice-amiral Morard de Galle. Il fut un instant destitué et incarcéré, à la suite d'une révolte des équipages de l'armée navale, révolte qu'il s'était cependant efforcé de comprimer, au péril de ses jours. Rappelé au service bientôt après et nommé capitaine de vaisseau, il prit part aux combats des 17 et 23 juin 1795 contre les Anglais, assista encore l'année suivante au combat de Groix, commandé par de Villaret-Joyeuse, et fut chargé de porter en France la nouvelle de ce combat. Quelque temps après, il escortait avec quatre frégates un convoi de soixante-quatre bâtiments marchands, lorsqu'à l'entrée de la baie d'Audierne il rencontra un vaisseau et trois frégates anglaises. Après une lutte acharnée, il parvint à les forcer à la retraite, et son convoi put se mettre en sûreté dans la baie. A la suite de cette campagne, il fut nommé commandant militaire du port de Lorient, et, en 1802, il devint membre du Tribunat. Quand Bonaparte conçut le projet d'une descente en Angleterre, Daugier fut nommé d'abord président d'une des commissions formées pour l'armement de la flottille, puis commandant des marins de la garde et de la division du Havre. Etant parvenu à conduire cette division intacte à Boulogne, il reçut en récompense le commandement d'un des quatre grands corps de la flottille, et repoussa sur tous les points les attaques incessantes de l'ennemi. En 1807, Daugier transporta les marins de la garde à Dantzig et contribua à la capitulation de cette place, ainsi qu'au siége de Stralsund et à l'attaque de Rügen. L'année suivante, il fut envoyé en Espagne, où il combattit à Baylen, sous le général Dupont, avec la plus grande valeur. Il revint en France en 1809, après la capitulation d'Andujar, et demanda à être mis à la retraite. Au lieu de faire droit à sa demande, Napoléon, qui ne voulait pas se priver de ses services, le nomma préfet maritime à Lorient. Sous la première Restauration, Daugier devint successivement contre-amiral, chevalier de Saint-Louis, puis comte. Sous la seconde, il fut nommé préfet maritime à Lorient, à Rochefort et à Toulon; puis, successivement, commandeur et grand-croix de Saint-Louis, grand officier de la Légion d'honneur, directeur du personnel de la marine, membre du conseil d'amirauté et enfin vice-amiral. Daugier siégea, de 1815 à 1830, à la Chambre des députés, où l'appelèrent tour à tour les électeurs du Morbihan, du Finistère et de Vaucluse. En 1831, il fut admis dans le cadre de réserve.

DAUGNON (Claude). V. DANGON.

DAUGNY (hôtel), célèbre demeure, construite au dernier siècle par le fermier général Daugny (en 1750 environ) dans le quartier dit alors de la Grange-Batelière, et dont la grande porte se trouve aujourd'hui à l'alignement de la rue Drouot, près du boulevard Montmartre. Homme de robe, ce qui pour un traitant était presque la noblesse, Daugny, d'abord sous-fermier des aides, était devenu chef des bureaux des comptes des gabelles de l'hôtel des Fermes, puis fermier général vers 1721, étant jeune encore. Après une fortune rapide, il songea à en tirer la satisfaction de vanité que se donnaient alors presque généralement ses pareils : une demeure qui ne le cédât en rien en magnificence à celles du voisinage, et qui même les éclipsât. Le vieux Briseux, le meilleur des architectes qui eussent survécu au grand siècle, fournit les dessins. Daugny voulut que son hôtel, véritable Trianon en miniature, joignît l'éclat des palais au charme des habitations agrestes, servi en cela par la nature du terrain dont il disposait, et qui, non exploité encore, allait devenir la suite du faubourg Montmartre.

L'hôtel construit, il fit établir, dans le vaste enclos qui s'étendait derrière le faubourg Montmartre d'alors, un manége couvert, des bains de marbre, une basse-cour, une laiterie, etc. etc. Briseux étant mort en 1754, Daugny appela pour lui succéder Pineau, qui fit les sculptures des salons; Huillot, Boucher, Pierre et le Lorrain, qui en peignirent les trumeaux.

Ce fut dans cette somptueuse demeure que le fermier général installa une fille de la Comédie-Française, Mme Beaumenard, plus connue sous le nom de *Gogo*, assez mauvaise actrice, mais en grand renom de galanterie auprès de l'aristocratie et de la finance.

La courtisane ayant eu l'effronterie d'installer dans l'hôtel même du fermier général son propre amant, ou, comme l'argot du temps désignait alors cette espèce de gens, son *guerluchon*, Daugny la chassa, puis se maria.

Lors de la Révolution, l'hôtel Daugny n'appartenait plus ni à l'ancien fermier général, ni à sa famille. Des entrepreneurs de fêtes publiques, bals et banquets en avaient envahi les salons, et y exploitaient le scandale sous toutes ses formes lucratives. Le Directoire donna un nouvel essor à ces fêtes. L'hôtel Daugny vit quelques-uns de ces fameux *bals de victimes*, où l'on ne pouvait être admis qu'à la condition d'avoir eu un parent guillotiné sous la Terreur, et où, suivant l'expression d'un écrivain, « on dansait pour les morts, comme aujourd'hui on polke pour les pauvres. » Ces bals ayant émigré au pavillon de Hanovre, l'hôtel Daugny rouvrit presque aussitôt ses salons par ses fameux *bals des*